

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 22

Artikel: Le feuilleton : l'évènement : [suite]
Autor: Grivel, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224608>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'ÉVÈNEMENT

Dans l'ensemble, la noce était très bien, les toilettes élégantes, bien portées ; il y avait, sans doute, quelques parents campagnards, de ces terribles parents affublés de vêtements impossibles et qui étaient pour Mme Martin une source de hontes et d'affronts. Mais ces choses-là étaient inévitables. Maintenant on se rasseyait, on chuchotait, des chapeaux s'inclinaient les uns vers les autres. Avait-on remarqué la robe de soie Liberty de Mme Chaudet ? Avec quoi pouvait-elle bien la payer ? Et l'époux ! comme il a bonne façon !

Mme Desponds résumait ses impressions. Il n'y avait pas à dire, c'était beau être des gens qui méprisent le pauvre monde, ça n'empêchait pas que c'était une crâne noce, ma fi. Il fallait être juste, quoi. Mais à côté de qui déjà se trouvait Mme Duboux ? Ah, voyez, Mme Combe s'était mise tout en arrière de la galerie, pour voir sans être vue, bien sûr qu'elle rageait : encore un mariage à Sallens, et ses deux demoiselles qui restaient filles !

Mme Dutoit approuvait. Il y avait longtemps qu'on n'avait rien vu de pareil à Sallens. Au pied de la chaire, autour de l'autel, c'était une profusion de palmiers et d'autres plantes de serre. Un tapis recouvrait le dallage et les futurs conjoints étaient assis sur deux chaises monumentales, les fameuses chaises de style du tapisier Badan ; il n'avait jamais réussi à les vendre, mais il les louait pour les grandes occasions. Oui, Mme Desponds avait raison, on avait bien fait les choses. Dommage seulement que c'était avec l'argent des autres !

Le pasteur montait en chaire, gravement ; son regard, tournant avec l'escalier, se promenait avec assurance sur l'assemblée de choix. On n'avait pas songé un instant à s'adresser à un autre que M. Bersot ; le second pasteur de Sallens était trop plébéien. M. Bersot, outre sa distinction, passait à Sallens pour éloquent. Il le montra dans son allocution aux jeunes époux : sa diction était nette, sa parole fleurie de sobres métaphores. Il parla de ces deux jeunes gens au printemps de la vie, et poursuivait le thème ; leur existence s'étendait comme une prairie où ils devaient cueillir les fleurs des vertus chrétiennes. Mlle Martin baissait la tête, toute rose sous son voile ; le jeune clergymen, qui ne comprenait qu'à moitié, tendait vers l'orateur un visage attentif et glabre. Mme Martin essayait une larme ; des femmes s'attendrissaient, pensaient à la jeunesse envolée ; les jeunes filles ressentaient une émotion un peu trouble où se mêlaient aux impressions religieuses les désirs confus de leur âge. Mme Desponds, qui n'était pas sans goûter le beau style, se tournait vers Mme Dutoit aux endroits à effet. Ce que c'était que de savoir parler, tout de même ! M. Bersot était fier, il préférait la société des riches. C'était en règle ; mais, pour faire un sermon, il n'y en avait point comme lui.

Un solo de violoncelle commença, qui devait être suivi de chants. Mais les deux commères durent quitter le temple, pour faire leur dîner.

Mme Desponds essayait sa vaisselle lorsque son amie la rejoignit.

— Oh ! y n'ont pas fait longtemps après moi ; y sont encore à table, et y n'ont pas encore fini, allez ! Y changent six fois d'assiette.

— Comme nous, n'est-ce pas ? Voyez-vous, Madame Desponds, ça vous cuit le sang de penser à tout ça. Y sont là qui se gobergent pendant qu'on trime...

— Tenez, je crois qu'y sont au dessert, je viens de voir passer une espèce de turban rouge et blanc.

— C'est des glaces, affirma la mère Dutoit, qui avait été en service.

— Voilà Madame Chauvet. Hé, Madame Chauvet !... Madame Chauvet... si vous montiez ?

Mme Chauvet parut et Mme Desponds proposa de faire du thé

— Eh bien, Madame Chauvet, je croyais qu'on vous avait retenue chez les Martin, pour servir.

— Ah oui, si vous croyez ! Pour aller récupérer leurs chambres, laver leur linge sale, on est toujours bonne. Mais quand y aurait de l'ouvrage un peu propre, c'est pas pour notre bouche. On veut des mijaurées ; quand on fait « genre », on ne s'adresse pas à des honnêtes mères de famille comme nous.

— Madame Martin sait pourtant bien vous trouver pour vous emprunter votre cuvier.

— Pour ça, oui. Aussi je sais bien ce que je lui dirai la prochaine fois : « Je pense que mon cuvier est trop sale pour le linge de Madame, tout comme pour servir à table ». C'est pourtant fort, tout de même, depuis douze ans que je lui rends des services, et que je lave chez elle ; déjà que leur linge n'est rien tant ragoutant, ma foi.

— Voyez-vous, Madame Chauvet, y n'y a pas à regretter... Avez-vous du sucre ? D'ailleurs toutes ces sauces frelatées, toutes ces affaires que fabrique leur gâte-sauce en bonnet blanc, ça ne me dirait rien, à moi.

— Pardine ! renchérit la mère Dutoit, on vous aurait pleuré la viande, les bouchées vous seraient restées au cou.

— Un bricelet, Madame Chauvet ?

— Non, merci.

— Quand même, vous auriez dû voir ce poisson qu'on a servi. Charrette la belle bête ! Je ne sais pas comment on y dit, mais quelle pièce ! La domestique aux Clerc m'a dit dit que ça coûtait trente francs.

— Est-y Dieu possible ? C'est la mère Martin qui va en faire une de tête, quand elle devra payer tout ça.

— Bah, la voilà débarrassée de sa fille, ça vaut bien un poisson de trente francs.

— Venez donc, s'écria Mme Chauvet de la fenêtre, venez regarder le père Simon qui veut guigner lui aussi.

Le père Simon, octogénaire, ne vivait plus que de curiosité ; on le voyait un peu partout, aux noces, aux enterrements, aux ventes, au marché, tâtant les légumes, demandant des œufs de poules noires, parce que, disait-il, ils étaient plus gros. Il venait d'échapper à la bonne qui l'avait retenu vainement par les basques de sa vieille redingote ; il louvoyait devant la grille des Martin, appuyé sur sa canne, s'approchant, se retournant pour voir s'il n'y avait personne avec qui causer ; enfin il se décidait à entrer et se risquait jusque dans la cour.

— C'est les Simon qui vont être joliment furieux, eux qui sont en bisbille avec les Martin !

Le repas venait de finir. Des hommes apparaissaient sur le perron, heureux de se dégourdir les jambes et de fumer un cigare. Des accords plaqués retentirent au piano. Un soprano s'élevait, timide d'abord, puis s'assurant peu à peu. C'était « Le mariage du pinson ». Des bribes arrivaient jusqu'aux oreilles des commères : « pinson... chanson... la pinsonnette, en toilette. »

— Est-ce que vous voyez cette pinsonne en toilette ? C'est joli, ça, tout de même ! opinait Mme Desponds, sensible à la romance nuptiale.

— En fait de pinsons, demanda Mme Chauvy, savez-vous où vont les jeunes mariés ?

— On dit qu'y vont à la montagne.

— Nous, le jour qu'on s'est marié, mon Louis et moi, reprit Mme Desponds, on a été en char à bancs jusqu'au Vully. Et le lendemain matin, à sept heures, moi je faisais la lessive et mon homme était à la vigne. Egalement, on n'est pas mort pour tout ça. Vous comprenez, les voyages, c'est pas pour les gensses comme nous.

— Mon Dieu, voilà quatre heures qui sonnent ! Y me faut vite aller faire mon café, dit Mme Dutoit, se levant en hâte.

— Moi aussi, ajouta Mme Chauvy.

— Encore une tasse de thé ?

— Non, merci, sans compliments. Y nous faut aller. Qu'est-ce que nos hommes diraient ? Y répètent déjà assez qu'on ne fait rien. Y ne faut pas en prendre l'apparence. A revoir et merci.

Benjamin Grivel.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Princesse à vos ordres », ce joyeux film UFA parlé et chanté en français, après avoir tenu pendant trois mois l'affiche à Genève, passe au Bourg cette semaine. Comme pour « Le Chemin du Paradis », « Le Capitaine Craddock », Werner Heymann a doté « Princesse à vos ordres » de sa musique agréable et entraînante ; des airs légers et gais comme « Je ne sais rien de toi » et « Quand je danse avec toi » sont aujourd'hui des classiques de l'opérette filmée.

Lilian Harvey et Henry Garat ont trouvé dans ce film des rôles exactement fait pour eux, et ceux-ci resteront parmi leurs plus brillantes créations. La mise en scène de Hans Schwarz est fastueuse, la photographie excellente, le son parfait, et ces éléments ajoutés à la jeunesse sympathique des deux héros, au pittoresque de Bill-Bockett, aux couplets de Jean Boyer et à des dialogues nets et amusants, font de « Princesse à vos ordres » un des grands succès de l'écran.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

KOCHER
Rue du Pont 7
Lausanne

tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

**promet beaucoup,
et tient tout autant
faites-en l'expérience !**

Brisure de Thé

EXTRA
fr. 2.50 la livre
EXPÉDITIONS PAR POSTE

Epicerie V. Ponnaz
RIPONNE 1 LAUSANNE

Achetez votre BLANC

AUX TISSERANDS

4, Rue Madeleine
près de l'Hôtel de Ville

Lausanne

A. LÉVY

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne